

Éloge de Pierre-Isaac Poissonnier, prononcé à la séance publique de la Société de Médecine, le 22 brumaire and VII / [P. Sue].

Contributors

Sue, P. (Pierre), 1739-1816.
Société de médecine de Paris.

Publication/Creation

Paris : Croullebois & T. Barrois, Jnr, An VII [1799]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wgw3sshd>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

Société de médecine

10

B. 5

(Poultonner)

Donat. de la Roche

B. XXIV Poi

46901

É L O G E

D E

PIERRE-ISAAC

POISSONNIER,

PRONONCÉ à la séance publique de la Société de Médecine, le 22 brumaire an VII.

Par le citoyen SUE, secrétaire général de la Société, professeur et bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, membre du Jury d'Instruction publique pour les écoles primaires, membre de plusieurs Sociétés Nationales et étrangères.

A P A R I S,

Chez { CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, n°. 398; THEOPHILE BARROIS jeune, libraire, rue Hautefeuille, n°. 22.

De l'Imprimerie de LAURENS aîné, Imprimeur de la Société de Médecine, rue d'Argenteuil, n°. 211.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



*Extrait du Recueil Périodique de la
Société de Médecine, tom. V, numéros
XXVIII et XXIX.*



É L O G E

DE

PIERRE-ISAAC

POISSONNIER,

PRONONCÉ à la séance publique de la Société de Médecine, le 22 brumaire an VII; par le citoyen SUE, secrétaire général de la Société, professeur et bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, etc.

DANS le tems où la littérature étoit soumise à une censure, qui enchaînoit la pensée et étouffoit le génie, les éloges funèbres ont été multipliés à l'infini. Cet acte de reconnaissance publique étoit souvent le prix de l'adulation, ou prodigué à des êtres obscurs, parvenus par l'intrigue à des places qu'ils n'avoient pas remplies. La mort des uns et des autres étoit suivie d'une espèce d'apothéose; en sorte que, prêts à terminer leur carrière, ils pouvoient presque dire, comme *Vespa-*

sien , voici le tems où je vais devenir un Dieu.

Cette honteuse profusion d'éloges a fait naître , contre eux , un préjugé , qu'on ne détruira qu'en rappelant leur usage à sa véritable destination ; c'est - à - dire , lorsqu'ils seront uniquement consacrés à honorer la vertu , à faire connoître des services essentiels rendus à la patrie , tels que ceux qui ont signalé la carrière politique et médicale du citoyen , dont la Société de Médecine célèbre aujourd'hui la mémoire. L'éloge de Poissonnier , pour être fait dignement , et pour être écouté avec indulgence , n'exige qu'une ame honnête et sensible , et des auditeurs , que le récit simple et fidèle des vertus civiles et des actions patriotiques peut intéresser.

Pierre-Isaac Poissonnier est né à Dijon , le 5 juillet 1720. Lorsque le hasard de la naissance étoit le sujet d'un éloge , on auroit fait un mérite à Poissonnier d'être issu de la famille la plus ancienne de Dijon. On n'eût pas manqué de dire , qu'un de ses ancêtres fut maire de cette ville en 1594 , et qu'il obtint en 1598 des lettres de noblesse pour lui et sa postérité. Mais qu'importe de savoir ce qu'ont

pu être les ancêtres d'un médecin? Ses véritables ancêtres ne sont-ils pas les maîtres qui l'ont précédé? et ses vrais descendans, ne sont-ce pas les élèves qu'il a formés?

Laissant de côté les détails puériles de la première éducation, qui ne sont que les préparatifs de la seconde, franchissons un intervalle fait tout au plus pour donner des espérances. Imitons certains géographes qui, en décrivant les grands fleuves, nous laissent souvent incertains sur leur véritable origine, et ne nous tracent leur cours, que lorsque, grossis par le tribut de plusieurs rivières, ils sont déjà en état de fertiliser et d'enrichir les campagnes. Qu'il nous suffise donc de dire que les premières études de Poissonnier furent dirigées, par un père sage et éclairé, vers les connoissances nécessaires à tout homme destiné à jouer, un jour, un rôle distingué dans la Société.

Poissonnier eut à peine atteint l'âge de dix-sept ans, que son père, qui le destinoit à l'état de pharmacien, dans lequel il s'étoit acquis une réputation justement méritée, l'envoya à Paris, dans cette ville immense, où se trouvent réunis à-la-fois tous les arts, tous les vices, et toutes les vertus; dans cette ville où le provincial sans fortune vient chercher

la richesse , et où l'étranger riche trouve bientôt la dissipation de son abondance. Après un séjour d'environ deux ans dans la capitale, pendant lesquels il ne négligea aucun des moyens qu'il crut les plus propres pour connoître tous les détails de la pharmacie , Poissonnier revint à Dijon. Son père se dispoit à lui céder son laboratoire; mais Poissonnier avoit, pour son établissement, des vues plus étendues.

Le choix d'un état est une des actions de la vie qui mérite le plus de réflexion; et communément on en est peu capable, à l'âge où il faut s'y déterminer. Le plus souvent un penchant naturel, ou des circonstances particulières décident la vocation. L'un et l'autre contribuèrent au choix que fit Poissonnier. Il n'avoit regardé ses études en pharmacie que comme préparatoires à la profession qu'il vouloit embrasser, celle de la médecine. Il obtint aisément la permission de s'y livrer; et, après avoir suivi, avec exactitude, les cours des plus célèbres professeurs qui enseignoient à Paris, il parvint, en 1743, au grade de docteur de la Faculté de Médecine. Les thèses qu'il soutint pendant sa licence lui firent honneur. Pour l'ordinaire on n'exige de ces sortes d'ouvrages, dont la destinée est

souvent éphémère , qu'un exposé clair et méthodique du sujet, une saine doctrine, de la pureté, de la clarté, et de l'élégance dans le style. Qu'il nous soit permis, à cet égard, de faire une remarque, qui sans doute n'a pas échappé aux connoisseurs : c'est sur-tout dans les thèses et discours des membres de la Faculté de Médecine de Paris, que la langue de Cicéron et de Virgile a conservé la plus grande partie de son élégance et de sa beauté. Une seconde remarque, à laquelle on n'a peut-être pas fait autant d'attention, c'est que la Faculté de Médecine est peut-être le premier corps qui ait donné, dans une monarchie, l'exemple de la conduite républicaine.

Presque dès le moment de son aggrégation à la Faculté, Poissonnier eut la vogue dans l'exercice de la médecine. L'envie, ce monstre, qu'on vient quelquefois à bout de terrasser, mais qu'on n'apprivoise jamais, a prétendu que Poissonnier a dû cette vogue à la guérison d'un personnage distingué, qui étoit attaqué d'une maladie de vessie. Et quand cela seroit? n'est-ce pas une preuve qu'une fois, au moins, le mérite a été favorisé par la fortune?

Vers l'âge de trente ans, qu'avoit alors

Poissonnier , les succès dans la pratique ont un charme inexprimable , et on les sent alors d'une manière plus vive ; soit parce qu'il est rare de les obtenir à cette époque , soit parce que , joignant l'illusion de l'espérance au bonheur d'une jouissance prématurée , l'imagination embellit le présent par l'espoir d'un avenir encore plus brillant (1).

La contenance noble et assurée de Poissonnier , auprès de ses malades , son langage doux et consolant leur inspiroient du courage , sur-tout dans ces momens terribles où tous les liens de l'existence , presque détruits , semblent faire un dernier effort pour se resserrer. Poissonnier , qui sentoit combien doivent être amers , pour un mourant , ces pleurs , ces sanglots qu'on étouffe avec bruit , tableau d'une mort prochaine , mis sous les yeux de celui qui en est menacé , Poissonnier apportoit tous ses soins à écarter du moribond ce spectacle déchirant ; et il avoit pour cela un talent qui prouvoit autant la bonté de son

(1) Les éloges composés par le célèbre Vicq-d'Azyr sont faits pour servir de modèles à tous ceux que leurs fonctions obligent de courir la même carrière. Je me suis pénétré des vérités et des maximes répandues dans ces éloges , et j'en ai tiré parti , lorsque j'ai cru ne pouvoir mieux faire.

cœur, que la justesse de son discernement.

Trois ans seulement après avoir obtenu le grade de docteur en médecine, en 1746, il eut l'agrément du gouvernement pour remplacer *Dubois*, professeur de chimie au collège de France (1). Cette science, quoiqu'a-

(1) L'abbé Goujet a écrit dans ses *Mémoires littéraires et historiques sur le collège de France*, tom. III, pag. 234, que *Dubois* obtint du ministre la permission de traiter de sa chaire, et que *Poissonnier* lui fit un présent de deux mille écus. Une extrême délicatesse pourroit regarder cette anecdote comme scandaleuse ; mais, en y réfléchissant bien, en se rappelant que ces sortes de marchés ont toujours eu lieu ; que tous les jours une place est donnée, cédée par le titulaire, avec la retenue d'une pension annuelle plus ou moins forte, on verra qu'il n'y a pas de différence entre payer en une seule fois une somme pour acquérir une place, et payer annuellement une partie de cette somme.

Au surplus, on ne pourra faire à *Poissonnier* aucun reproche, lorsqu'on saura qu'il trouvoit l'occasion d'exercer un acte de bienfaisance, en venant au secours d'un confrère qui se retiroit en province, et dont les besoins pouvoient exiger de la part de *Poissonnier* ce sacrifice.

En 1777, *Poissonnier* quitta sa chaire, et fut remplacé l'année suivante par *Raulin*, mort en

lors dégagée des folies de l'alchimie , des rêveries et des incartades du fougueux et entreprenant Paracelse , étoit encore loin d'atteindre au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. L'édifice étoit élevé , mais il péchoit par les fondemens. La plupart des matériaux étoient bien choisis ; mais ceux qui devoient former la base la plus solide de l'édifice , ou ne lui convenoient pas , ou étoient mal ordonnés. Ce n'a été qu'à l'aide du flambeau de la vraie philosophie , et des lumières de la saine raison , que les savans chimistes de nos jours , les Sheele , les Lavoisier , les Chaptal , les Fourcroy , les Berthollet , etc. en établissant autant de chimies particulières qu'il y a de règnes dans la nature , ont su faire une juste application de cette science à la médecine.

Poissonnier , en enseignant , s'attachoit particulièrement à saisir le degré d'attention , dont ses auditeurs étoient susceptibles , et à ne jamais excéder ce degré. Aussi la durée de ses leçons n'étoit-elle pas fixe. Ne pourroit-on pas dire à ce sujet , avec l'illustre secrétaire

1795. Le citoyen Corvisart , professeur de clinique interne à l'hospice d'Unité , lui a succédé : ses talens bien connus sont au-dessus de mes éloges.

de la première Société de médecine, le savant et éloquent Vicq-d'Azyr, qu'il en est de l'instruction comme des alimens, qui doivent être préparés avec choix, et toujours proportionnés à la force des organes, que l'on affoiblit également, et lorsqu'on les épuise, et lorsqu'on les surcharge (1).

Quelle que soit, au surplus, la méthode qu'emploie un professeur dans l'arrangement de ses idées, dans l'exposé de ses raisonnemens, elle ne réussit que lorsqu'elle est accompagnée des charmes d'une élocution aisée et élégante, qui rend l'auditeur attentif, et lui persuade qu'il a lui-même intérêt à soutenir la proposition qu'on entreprend de lui prouver. Cette élocution aisée, Poissonnier la possédoit au suprême degré, même dans la conversation. Peu de matières scientifiques lui étoient étrangères; et il parloit, sur toutes, avec une facilité et une correction, qui donnoient du prix aux discours les plus simples. Il avoit, en outre, cette sorte d'esprit propre à se concilier les suffrages, cette tournure oratoire qui sait prêter

(1) Eloge de B. Spielmann. Année 1783 des mémoires de l'ancienne Société de Médecine.

des grâces aux sujets les plus abstraits et les plus compliqués.

Helvétius remplissoit, depuis nombre d'années, la place d'inspecteur des hôpitaux militaires : cette place exigeoit des occupations suivies, des visites, des déplacements, des exercices, auxquels son grand âge, et ses infirmités ne lui permettoient plus de se livrer. En 1754, peu de tems avant sa mort, il chercha un collaborateur vigilant et exact qui pût le soulager dans ses fonctions, et remplir, sur-tout, celles qui demandoient une vie active, et toujours laborieuse. Il trouva ce collaborateur dans Poissonnier qui, dès ce moment, prit sur lui toutes les charges de la place, et en laissa tout le profit à son associé.

En 1747, on avoit fait imprimer des formules latines de médicamens pour les hôpitaux militaires : elles ne remplissoient aucun des objets qu'on s'étoit proposés, ni celui de fixer l'espèce de remèdes exigibles dans les pharmacies pour le traitement des soldats, ni celui de présenter aux médecins des moyens simples et uniformes pour les indications les plus générales. Des circonstances relatives aux différens climats, aux saisons, aux épidémies, aux alimens, aux eaux, etc., furent les

motifs qui obligèrent Poissonnier , en 1758 , de changer quelques-unes de ces formules , et de suppléer à celles qui manquoient.

Depuis que les hommes sont devenus ambitieux et méchans , la guerre est devenue une nécessité , et depuis qu'ils ont été forcés de devenir guerriers , il a fallu que la guerre devint un art. Il a fallu en même tems que l'art de conserver réparât les fautes de celui de détruire , que les médecins fissent une étude particulière des maladies tant internes qu'externes , auxquelles sont sujets les militaires dans les camps et dans les armées. Poissonnier qui , par l'exercice de sa place d'inspecteur des hôpitaux , avoit appris tout ce qui théoriquement leur est relatif , voulut joindre aux connoissances théoriques , la pratique. Il demanda et obtint la place de premier médecin d'une armée de cent mille hommes qui servit en Allemagne , pendant les années 1757 et 1758.

Lorsque Poissonnier fut placé à la tête de la médecine militaire , il étoit parvenu à l'époque de la vie humaine , la plus propre à l'observation ; où l'on connoît mieux la valeur de ce qu'on voit , et même de ce que l'on a vu ; où l'on apprécie l'expérience des autres par la sienne propre ; où se perfectionne enfin ce

tact particulier qui, trop facile à se laisser surprendre dans la jeunesse, ne transmet alors que des sensations exagérées; mais qui, travaillé, mûri par l'usage, devient enfin un sens exquis; habile à démêler le vrai d'avec le faux, dans les cas douteux : tact, discernement si nécessaires, sur-tout dans les camps où la multitude et la promptitude des secours à administrer laissent à peine, à l'homme de l'art, le tems de la réflexion.

Nous venons de présenter Poissonnier comme médecin clinique, comme médecin militaire; nous allons le faire connoître comme médecin politique, comme médecin ambassadeur, sans en avoir le titre.

Vers la fin de l'année 1758, il eut ordre d'aller en Russie, pour contribuer, dit-on alors, au rétablissement de la santé de l'impératrice; mais véritablement pour s'occuper, auprès d'elle et avec elle, de négociations secrètes. Sous l'ancien régime, on croyoit que la naissance seule donnoit les talens nécessaires et propres à courir la carrière diplomatique. Il a fallu, pour détruire ce préjugé tyrannique, que la France forçât l'Europe de reconnoître que tous les hommes sont égaux en droits, que tous les hommes

peuvent et doivent parvenir à toutes les places, lorsqu'ils réunissent, aux talens qu'elles exigent, les vertus qui les font valoir et les honorent.

Lors de l'arrivée de Poissonnier en Russie, la sensible et clémente (1) Elisabeth Pétrowna tenoit les rênes de l'Empire; princesse bien digne d'éloges, de ceux même d'un

(1) Ces deux qualités données à Elisabeth sont justifiées par les faits que rapportent les historiens du tems, et sur-tout par le Clerc, hist. de la Russie Moderne, tom. II. 1°. Elle fut *sensible*, puisque chaque victoire que ses généraux remportoient lui coûtoit des larmes: Après la bataille de Cunesdorff, qui fut une des plus sanglantes de ce siècle, Elisabeth fut la seule qui ne partagea point l'allégresse publique. Lorsqu'elle en reçut la nouvelle, elle s'écria : *combien d'innocens ont perdu la vie!* On l'a vu souvent arroser de ses larmes les trophées de sa gloire, et les lauriers que cueilloient ses généraux.

2°. Elisabeth fut *clémente*, puisque peu de tems après son avènement au trône, elle déclara solennellement que l'emprisonnement et les travaux publics remplaceroient dorénavant les gibets et les échafauds; puis-qu'après la révolution qui la fit régner, les prisonniers d'état qui étoient condamnés, les uns à être roués, les autres à être écartelés, d'autres à avoir la tête tranchée, obtinrent leur grace, et furent seulement exilés en différens endroits de la Sibérie.

républicain, puisqu'elle est la seule, parmi toutes les souveraines citées dans l'histoire, dont l'administration offre un phénomène, qui ne s'est jamais trouvé nulle part, celui d'une sensibilité et d'une clémence sans bornes, qui n'ont jamais été corrompues par aucun acte de despotisme.

Elisabeth accueillit Poissonnier avec la plus grande distinction. Il vit, avec autant de surprise que d'admiration, le germe des sciences répandre sa plus douce influence dans des pays stériles et glacés, tandis qu'il étoit desséché, faute de culture, dans des pays voisins, où le beau génie des Grecs, attesté seulement par des inscriptions et des ruines, est encore un objet de vénération publique; mais où se renouvellera bientôt le spectacle des arts ressuscités, et rétablis dans leur ancienne splendeur. Un jeune héros, le conquérant de l'Italie, le vainqueur des rois, l'ami des arts, aidé du conseil des savans qui ont désiré partager ses travaux et sa gloire, rappellera dans ces contrées, les arts et les sciences, que le despotisme et la tyrannie en ont chassés.

Poissonnier s'attacha, en Russie, à gagner l'estime de la czarine : il fut plus heureux, il gagna

gagna son amitié. L'étiquette, mot dont on a fait, dans les monarchies, une espèce de culte; mot qu'on n'auroit jamais imaginé, si les places eussent toujours été la récompense du mérite, l'étiquette ne permettoit pas à l'impératrice d'admettre à sa table ceux qui n'étoient pas revêtus du titre de lieutenant-général de ses armées. Donner à un médecin un pareil titre, cela sembloit une bizarrerie assez singulière : cependant elle eut lieu, et Poissonnier fut fait lieutenant-général, et en porta les marques distinctives (1). Alors il mangea presque tous les jours avec l'impératrice (2).

On devine aisément combien Poissonnier a

(1) On dit même qu'il les porta après son retour de Russie, sur-tout lorsqu'il alloit à la chasse. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Un jour qu'il avoit chassé avec le ministre Choiseul, celui-ci lui demanda des nouvelles de sa chasse. J'ai beaucoup tiré, lui répondit Poissonnier; mais je n'ai rien tué. Pourquoi aussi, lui répliqua le ministre, ne chassez-vous pas avec votre costume de ville?

(2) On nous a assuré qu'Elisabeth ne sortoit de table qu'à deux heures du matin, qu'elle se retiroit ensuite dans son cabinet, où elle restoit avec Poissonnier jusqu'à six heures, heure à laquelle elle se couchoit.

dû profiter de l'estime et des égards qu'avoit pour lui Elisabeth, pour remplir le but des négociations dont il étoit chargé. Il se servit, en outre, d'un moyen qui réussit toujours auprès des femmes, dans quelque rang qu'elles soient placées. Il savoit qu'Elisabeth avoit toujours eu pour Louis XV une estime particulière, qui approchoit beaucoup d'un sentiment plus tendre. Il s'efforça et vint à bout de lui persuader que le prince la payoit de retour (1). Il l'entretint dans cette idée pendant sa mission; ce qui ne contribua pas peu à la grande faveur dont elle l'honoroit, et au succès qu'il eut dans ses négociations.

Malgré sa haute faveur, quoique Poissonnier fût comblé des plus grandes marques d'estime et d'amitié, il commençoit à être fatigué du rôle qu'il jouoit à la cour de Russie: il ne se rappelloit pas, sans frémir, l'exemple de son confrère, le docteur *Sanchez* qui, peu d'années auparavant, après avoir été comblé

(1) On n'aura pas de peine à croire l'anecdote que nous rapportons, lorsqu'on saura, et c'est le *Clerc* déjà cité qui nous l'apprend, que l'amour étoit un besoin pour Elisabeth, et que le général Munich lui fait dire à ses confidentes : *je ne suis contente qu'autant que je suis amoureuse.*

d'honneurs et de biens dans cette même cour ; après être devenu un homme essentiel dans le gouvernement , avoit été compromis dans les orages d'une révolution inattendue , avoit tout perdu au milieu de la tempête , et se crut trop heureux que celui , à qui il avoit abandonné toutes ses places , voulût bien , dans l'ivresse de sa bonne fortune ; aussi courte que peu méritée , épargner l'homme de bien dont il n'avoit rien à redouter (1). La crainte d'un pareil sort et l'amour de son pays , déterminèrent Poissonnier à demander son retour dans sa patrie. Le plaisir que ressent un laboureur en voyant se dissiper un orage prêt à fondre sur ses moissons , n'approche pas de la joie avec laquelle Poissonnier reçut la nouvelle de son rappel.

Il n'en fut pas de même de l'impératrice : elle tenta tous les moyens possibles pour le retenir à sa cour. L'habitude le lui avoit rendu nécessaire ; mais Poissonnier résista à toutes ses instances , aux offres les plus séduisantes ;

(1) Voyez l'éloge de Sanchez , par Vicq-d'Azyr , tome V des mémoires de l'ancienne Société de Médecine , et le *Précis* sur la vie de Sanchez , par le citoyen Andry , en tête de l'ouvrage de ce médecin sur la maladie vénérienne.

et , lorsqu'il partit comblé de ses dons , et des témoignages les plus vifs du regret de cette séparation , elle espéroit encore qu'il reviendrait , et avoit , à cet effet , donné l'ordre secret qu'on ne le fit voyager qu'à petites journées. Deux jours à peine étoient écoulés , depuis son départ , lorsqu'il fut rejoint par le prince Gallitzin , que lui envoyoit l'impératrice pour renouveler ses instances , et lui remettre une lettre remplie de sensibilité , et dans laquelle , s'il persistoit dans sa résolution , elle lui faisoit un éternel adieu (1).

Poissonnier arrivé à Paris en 1761 , descendit chez le ministre Choiseul qui seul recevoit ses dépêches de Russie , et les portoit aussitôt à Louis XV , à qui leur rédaction plaisoit beaucoup , et c'est peut-être les seules qu'il ait jamais lues (2). Le ministre , qui crut

(1) Ce fut dans cette entrevue avec le prince que Poissonnier apprit , qu'à peine fut-il sorti de Russie , que le comte de Condridi , premier médecin de la cour , avec lequel il avoit toujours vécu dans la plus étroite union , fut empoisonné.

(2) Chaque fois que Choiseul abordoit Louis XV avec quelques dépêches , ce prince distinguoit celles de Poissonnier , les prenoit et les gardoit quelques jours : il ne faisoit pas le même honneur à celles des ambassadeurs en titre.

reconnoître dans Poissonnier tous les talens propres à la diplomatie, l'engagea fortement à lui consacrer le reste de sa vie; il lui promit de l'employer en qualité de ministre avoué dans quelque cour étrangère, avec une de ces décorations extérieures (1) qui ne prouvoient pas alors le mérite, mais qui en imposoient assez à la multitude, pour croire que celui qui les portoit n'étoit pas un homme ordinaire.

Poissonnier, trop sage pour courir de nouveau les hasards des intrigues des cours, préféra de rentrer dans la carrière de la médecine, persuadé qu'il rempliroit mieux les places qui y ont rapport, et qu'il y seroit plus utile à sa patrie. De toutes les récompenses qu'on vouloit lui prodiguer, il n'accepta que le titre purement honorifique de conseiller d'état, et une pension de douze mille livres;

(1) On offrit à Poissonnier, et il refusa, ce qu'on appelloit le cordon de Saint Michel. Cette décoration étoit déjà alors tellement prodiguée, qu'elle commençoit à être dédaignée et méprisée; il préféra la place de conseiller d'état, quoiqu'elle fût sans fonctions et sans appointemens, parce qu'aucun médecin jusqu'à lui, excepté ceux de la cour, ne l'avoit obtenue, et qu'il la regarda comme plus honorable que toute autre récompense.

mais il renonça dès - lors aux anciens appointemens de neuf mille livres attachés à la place de médecin consultant, dont il avoit été gratifié à la fin de l'année 1758.

Poissonnier, en partant pour la Russie, avoit sacrifié son état et les profits qu'il retireroit d'une clientèle brillante et nombreuse. Il n'avoit plus les mêmes avantages à espérer depuis son retour. Il tourna ses vues vers des occupations analogues à celles qu'il avoit exercées, avant son voyage en Russie. La place d'inspecteur et de directeur-général de la médecine, la chirurgie et la pharmacie des hôpitaux, dans les ports de France et dans les colonies, quoique d'une utilité bien reconnue, manquoit encore à la marine. Poissonnier n'eut pas de peine à prouver la nécessité de sa création, et il en fut le premier titulaire. Il l'a remplie jusqu'à sa suppression en 1791, et même long-tems après, quoiqu'il n'en touchât plus les honoraires (1). On va juger, par

(1) Il existe à cet égard un rapport et projet de décret, présentés, au nom du comité de Marine, par le citoyen Grégoire, en date du 25 août 1792, dans lesquels il est dit que Poissonnier a eu le zèle généreux de continuer ses fonctions, quoique le ministre de la marine eût supprimé le traitement de 14,000

le court exposé des fonctions attachées à cette nouvelle place, combien elle étoit pénible, et quel tems, quels soins, quelle application elle exigeoit.

Il falloit 1°. diriger, avec autant de méthode que d'exactitude, les cours d'enseignement dans les villes maritimes ; 2°. établir une correspondance habituelle avec tous les gens de l'art, et même les employés des hôpitaux, tant dans les ports de mer que dans les colonies, sur tous les vaisseaux de la marine ; 3°. examiner et juger tous les mémoires ou projets, tous les remèdes nouveaux, les machines ou instrumens de chirurgie proposés comme avantageux aux gens de mer ; 4°. vérifier tous les états de demandes de médicamens, linges et autres fournitures médicinales, en retrancher tout ce qui étoit au-delà des besoins réels, et apporter, dans la fixation de ces objets, l'économie la plus exacte. Il existe,

francs, attaché à la place d'inspecteur qu'il occupoit. Le comité de Marine estime qu'il doit y être maintenu provisoirement, jusqu'à l'organisation générale des hôpitaux, et qu'il doit jouir de son traitement depuis le premier octobre 1791, époque de la suppression de la place, jusqu'au jour où il cessera ses fonctions. Ce rapport et le projet de décret ont été alors ajournés.

à cet égard , dans les bureaux , nombre de preuves de rédactions de tout genre, aussi justes que sévères, opérées par Poissonnier. Il falloit enfin , au premier ordre du ministre, faire des voyages plus ou moins éloignés, se transporter par-tout où le bien du service de santé exigeoit la présence de l'inspecteur, surtout lors des épidémies.

Le fait suivant prouve que Poissonnier n'a jamais craint d'exposer ses jours pour remplir ses devoirs. Lorsqu'en 1779 , les flottes combinées de France et d'Espagne rentrèrent dans le port de Brest, il régnoit, parmi les équipages , une épidémie meurtrière, qui moissonnoit par milliers les soldats, les matelots et même les officiers de santé. Poissonnier averti , part sur-le-champ pour Brest. A peine arrivé , il se transporte aux hôpitaux , visite les malades , et leur fait administrer , leur administre lui-même les secours , qu'il croit les plus propres à arrêter la contagion. Il a le chagrin de voir mourir à ses côtés ses élèves qu'il avoit formés avec tant de soins et de peines. Quoique resté presque seul, il oublie qu'il court le même danger; il oublie que la mort est là prête à saisir sa proie. Rien n'ébranle son courage : il est à son poste , il y restera tant qu'il pourra être

utile aux malheureux qui implorent son secours ; il périra plutôt que de les abandonner un seul instant.

Nous sommes bien éloignés de ravir à nos valeureux guerriers la moindre portion de la gloire qu'ils acquièrent sous les armes ; mais ce n'est pas leur faire injure que de comparer à leur gloire celle qu'acquiert l'homme de l'art, lorsqu'il expose également sa vie , en traitant les maladies épidémiques et contagieuses. S'il y avoit quelque différence à établir entre ces deux espèces de gloire , entre le sacrifice égal que chacun fait de sa vie , elle consisteroit à observer , 1^o. que le guerrier , en mourant au lit d'honneur , a pu , a même dû défendre ses jours , aux dépens de ceux de son ennemi ; au lieu que l'homme de l'art ne connoit pas même le plus souvent l'ennemi qu'il a à combattre , qu'il ne peut opposer aux désastres qu'il occasionne , que des armes impuissantes et quelquefois nuisibles à lui-même ; 2^o. que la gloire du guerrier survit ordinairement à sa mémoire ; au lieu que celle du médecin est ensevelie avec lui dans le même tombeau (1).

(1) On pourroit encore ajouter , relativement au danger que courent tous les deux , que celui du soldat

Poissonnier a consacré tout son tems, depuis son retour de Russie, à l'exercice plein et entier des différentes fonctions de sa place. Il a fait des réglemens, établi, en 1768, des cours d'anatomie, de chirurgie, de botanique, institué des concours, asyle ouvert au savoir dénué de fortune; il y assistoit très-fréquemment, pour être témoin de l'impartialité avec laquelle on jugeoit les candidats; car lui-même, à cet égard, donnoit l'exemple de la plus exacte justice dans le choix des sujets à placer. M. *Delalande* atteste avoir été témoin plusieurs fois du soin et de l'impartialité qu'il mettoit dans ce choix. L'expérience a prouvé qu'il ne pouvoit être plus judicieux, puisque jamais la marine n'a eu des officiers de santé aussi instruits, que pendant le tems que Poissonnier a dirigé cette partie du service militaire.

Il entretenoit avec eux une correspondance

n'est, pour ainsi dire, que momentanée, qu'il a tout au plus la durée du combat, quelquefois moins; au lieu que celui que court le médecin dure autant que la contagion existe, qu'il se renouvelle chaque jour et autant de fois qu'il y a de malades à visiter. Les miasmes putrides, qui exhalent de leur corps, portent chaque fois, avec plus ou moins d'activité, leur action délétère sur les organes vitaux de ceux qui les approchent, et les examinent plus particulièrement.

suivie , leur donnoit des avis , les engageoit à livrer l'essor à leur intelligence , en traitant quelque point de l'art. Un jour qu'il discourroit avec des élèves sur les différentes matières de médecine qu'on pouvoit traiter, un d'eux lui alléguâ qu'elles étoient toutes épuisées , et qu'il y avoit peu de sujets assez neufs sur lesquels on pût s'exercer avec distinction. Poissonnier, peu satisfait de cette excuse, repliqua avec vivacité, que c'étoit toujours l'ouvrier qui manquoit à la matière, et non la matière à l'ouvrier (1). « Le sujet le moins » important, ajoutoit-il, fût-ce un soulier, » peut devenir, comme l'a prouvé Camper, » intéressant sous la plume d'un homme intelligent et capable ».

Ici finit ce qu'on pourroit appeller la vie publique de Poissonnier ; c'est-à-dire, l'énumération de ses services, dans les différentes places qu'il a occupées. Aux détails de sa vie privée appartiennent ses ouvrages, son admission dans différentes académies, ses liaisons, etc. Et d'abord le public n'apprendra

(1) C'est la pensée de Phèdre, liv. III de ses fables.

*Materia tanta abundat copia,
Lavori faber ut desit, non fabro labor.*

pas sans intérêt que , victime des persécutions du régime révolutionnaire , quoiqu'il eût donné nombre de fois , dans sa section , des preuves décisives de son patriotisme , il fut incarcéré (1). On sait qu'alors la perte de la liberté étoit presque un arrêt de mort. Tel eût peut-être été le sort de Poissonnier , si le neuf thermidor n'avoit été pour lui , comme pour tant d'autres , un jour de salut.

Les écrits de Poissonnier sont en petit nombre , parce qu'il regardoit comme superflus tout exposé , tout discours qui ne détruit aucun préjugé , ou ne fournit aucune instruction nouvelle ; leçon utile , et qu'on ne sauroit trop répéter à ceux qui croient que tout ce qu'ils ont vu est digne d'être recueilli dans les fastes de l'art ; heureux encore s'ils n'écrivoient que ce qu'ils ont vu !

Elie Col de Vilars , membre de la faculté

(1) « J'ai eu l'avantage , dit le citoyen Millin , Magazine Encyclopédique , n^o. 16 , p. 461 , de connoître le citoyen Poissonnier dans le monde , et plus particulièrement encore dans la prison de St. Lazare , au tems de la persécution des gens de lettres : il y avoit été renfermé avec sa femme et son fils. Tous ceux qui ont vécu avec lui , ont respecté la noblesse de ses sentimens , et l'ont chéri pour la politesse et l'aménité de ses manières ».

de médecine de Paris, avoit publié un cours de chirurgie. Il étoit incomplet ; Poissonnier le termina en 1742, par un cinquième volume qui traite des luxations et des fractures ; et par un sixième volume, publié en 1760, qui est un dictionnaire françois-latin des termes de médecine et de chirurgie. Un continuateur doit saisir l'esprit de l'auteur, se conformer à ce qu'il a fait, deviner même quelquefois ce qu'il vouloit faire encore, suivre son plan, sa méthode ; en un mot, s'identifier, pour ainsi dire, avec lui ; de manière cependant qu'on reconnoisse toujours l'auteur, que le continuateur se propose de faire revivre. Telle est la tâche qu'a remplie Poissonnier, et on ne pouvoit pas exiger de lui davantage.

Tous les ouvrages élémentaires n'ont, en général, d'autre mérite que celui d'une compilation judicieuse et abrégée ; parce qu'à mesure que les arts et les sciences se perfectionnent, ils doivent être susceptibles de corrections, de réformes et d'augmentations. Poissonnier étoit pénétré de cette vérité, quand il publia, en 1783, un abrégé d'anatomie, à l'usage des élèves en chirurgie, dans les écoles de la marine (1). Cet abrégé n'est

(1) Il est si vrai que Poissonnier ne

que l'adoption et la rédaction des leçons de *Courcelles*, premier médecin de la marine à Brest. Poissonnier leur a donné le complément qui restoit à desirer, en y ajoutant la splanchnologie. L'auteur du journal de médecine, citant (1) les leçons de Courcelles comme adoptées par Poissonnier, observe qu'il ne fait, à cet égard, que se conformer à ce que la délicatesse du rédacteur a plusieurs fois exigé de lui.

On a encore de Poissonnier deux discours prononcés; l'un à Pétersbourg en 1759, l'autre au collège de France en 1782. Celui-ci, composé à l'occasion de la naissance du Dauphin, est remarquable, en ce qu'au lieu de cette adulation fade et rebutante qui caractérisoit toujours ces sortes de discours, l'auteur y a développé les progrès des sciences et des arts utiles, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours: Il l'a fait avec tant d'ordre et d'éloquence, que ce monument, élevé au patriotisme, n'in-

ouvrage que comme purement élémentaire, qu'on lit dans son épître dédicatoire au ministre de la marine, qu'il se propose de publier un traité élémentaire sur chacune des autres parties de la médecine et de la chirurgie.

(1) Tom. LXII, pag. 331.

téresse pas moins les savans , que les gens de lettres. Tel est le jugement qu'en a porté la ci-devant Société Royale de médecine (1), dont Poissonnier fut vice-directeur, dès sa création en 1776. Nous dirons à ce sujet , qu'il fut membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe , tant Nationales qu'étrangères.

Mais l'association qui le flattoit le plus, étoit celle de la ci-devant académie des sciences , dont il devint associé libre en 1765, place qu'on ne donnoit qu'à des personnes de la plus haute distinction attachées à l'église , à la cour , aux armées , etc. qui ne pouvoient remplir exactement les devoirs d'académicien. Dans l'histoire des maladies épidémiques de 1751, observées à Paris en même tems que les différentes températures de l'air par Malouin (2), membre de l'académie, on trouve , après la remarque qu'il y eut l'été de cette année beaucoup de fous , que Poissonnier indiqua pour eux un remède dont la base étoit une décoction de deux onces de racine de po-

(1) Année 1779 de ses mémoires , pag. 156 de l'histoire.

(2) Mémoires de l'académie des sciences , année 1751 , pag. 160.

lypode de chêne dans trois pintes d'eau réduites à deux , et qu'on faisoit prendre tous les jours aux malades pendant un certain tems. Poissonnier dit qu'avec de la persévérance dans le traitement , on venoit à bout de guérir ces malheureux , et qu'on n'a manqué le plus souvent le succès , que parce qu'on n'avoit pas employé le tems nécessaire.

Lorsque les premiers navigateurs qui passèrent dans l'Inde , dirent aux habitans de ces contrées , que l'eau devenoit , en hiver , dans les climats septentrionaux , dure et solide comme la pierre , les indiens les prirent pour des imposteurs , et ils ne se rendirent que lorsqu'on eut trouvé le moyen de leur montrer de la glace. Nous eussions été autrefois peut-être aussi étonnés , aussi incrédules que les indiens , si l'on nous eût dit que le mercure peut acquérir la solidité des corps durs , des métaux. Ce qui alors nous eût semblé tout au plus possible , est aujourd'hui entièrement prouvé et hors de doute. On a eu les premières preuves de la congélation du mercure dans les expériences faites à Pétersbourg , vers la fin de 1759 , et au commencement de 1760 , par les plus habiles physiciens de l'académie impériale de cette ville , expériences auxquelles Poissonnier a concouru .

couru, qu'il a suivies, et dont il a envoyé une relation circonstanciée à l'académie des sciences. Les détails en sont consignés dans le volume de ses mémoires pour l'année 1760.

Les moyens de dessaler l'eau de la mer et de la rendre potable ont excité, dès le siècle dernier, les recherches de beaucoup de physiciens et de chimistes habiles. En Angleterre, *Hutton, Valert, Fitzérad, Boyle, Hiles, Appleby* et *Lind*; en Allemagne, *Leibnitz*; et en France, *le comte de Marsigly, Gauthier de Nantes* et *Poissonnier* ont fait différentes expériences à ce sujet. Le plus difficile n'est pas de dessaler l'eau de la mer, c'est de la rendre potable, en lui ôtant le goût désagréable et bitumineux qu'elle conserve, même après la distillation, qui est pourtant le seul moyen de parvenir au but qu'on se propose. Les expériences avec la machine distillatoire, inventée par *Poissonnier* en 1763, paroissent, d'après la gazette de cette année et celle de 1764 (1), avoir eu le plus grand succès, tant dans les ports qu'en pleine mer. On cite les noms en grand

(1) Gazette de France du 14 octobre 1763, et du 9 juillet 1764.

nombre de personnes de tout rang , qui ont bu de l'eau de la mer ainsi distillée ; il y eut même alors un ordre du gouvernement pour que la machine de Poissonnier fût à l'avenir établie sur tous les vaisseaux ou bâtimens qui sortiroient des ports , pour des voyages de long cours. M. de Bougainville , dans la relation de son voyage autour du monde , dit formellement qu'il dut le salut de son équipage à l'usage de l'eau distillée par les machines de Poissonnier. On sait que depuis , Macquer et Monnet ont prouvé qu'on pouvoit , sans aucun intermède , distiller l'eau de la mer , et en tirer une eau potable assez bonne (1).

(1) Le citoyen Baumé a consigné dans sa chimie expérimentale et raisonnée , tom. III , pag. 568 et suivantes , tous les détails relatifs aux moyens de dessaler l'eau de la mer , et de conserver la salubrité de l'eau douce dans les embarquemens. Il étoit réservé , dit-il , pag. 575 , à M. Poissonnier d'imaginer la forme d'alambic la plus simple et qui pût se placer convenablement dans un navire. Cet alambic et une seconde machine sont destinés à la distillation de l'eau de la mer à bord. Le citoyen Baumé donne la description des deux appareils , avec les figures nécessaires pour les comprendre.

M. Irvine , anglais , a cru devoir s'approprier cette découverte. Il l'a présentée vers 1772 , au parlement

C'est sans doute de l'invention de Poissonnier , qu'entendoit parler Voltaire , lorsqu'en 1764 , époque où les expériences se faisoient avec le plus grand appareil , il écrivoit au maréchal de Richelieu : « On parle beaucoup » de votre mer qu'on a voulu dessaler ; je ne » le croirai que quand vous aurez daigné me » dire si la chose est vraie ; je souhaite au » surplus , non-seulement que vous dessaliez » l'Océan et la Méditerranée , mais encore » que vous fassiez cette expérience sur cent » vaisseaux de ligne (1) ».

Disons un mot des qualités morales de notre collègue , de sa bienfaisance , de ses amis , de ses ennemis même , de ses mariages et de sa mort.

d'Angleterre , comme étant de son invention , et en a obtenu , suivant le rapport de Baumé , une récompense de cinq mille livres de rente. Mais M. Louis Du-Tems , physicien anglais , a fait connoître par une lettre , en date du 7 août 1772 , imprimée à Londres , que le parlement d'Angleterre a été trompé par M. Irvine , et que M. Poissonnier , physicien français , est le véritable auteur de cette découverte , puisqu'on faisoit usage de ses machines environ neuf années avant que M. Irvine se les appropriât.

(1) Tom. VII de la Correspondance , pag. 414 , éd. de Beaumarchais.

« L'amitié est faite pour le sage, a dit un des » philosophes les plus célèbres de ce siècle (1), » les cœurs vils et corrompus n'y ont aucun » droit. L'homme puissant a des esclaves; » l'homme riche a des flatteurs; l'homme de » génie a des admirateurs : le sage seul a » des amis ». Quand on saura que Poissonnier a vécu dans l'union la plus intime avec le sublime peintre de la nature (2), avec le savant et élégant auteur d'Anacharsis, avec l'éloquent panégyriste de Sully, de d'Aguesseau, avec d'Alembert, Duclos, on conviendra que Poissonnier fut sage dans le choix de ses amis. Il avoit aussi des liaisons de convenance avec des personnes de tout rang, de tout état. Il vivoit avec ce qu'il y avoit de plus grand à la cour et à la ville. Par-tout, par la dignité et la facilité de son caractère, il se mettoit au niveau de tous ceux qu'il fréquentoit.

Son commerce avec les femmes fut aimable et galant : il portoit dans leur société ce ton d'esprit agréable et sans apprêt, qui plait au plus grand nombre, et qui, en leur facilitant les moyens de développer toutes

(1) Thomas, éloge de d'Aguesseau.

(2) D'Alembert disoit de Buffon qu'il avoit fait le *roman*, et non pas l'*histoire* de la nature.

leurs graces , assure leur empire sur nos affections , et nous rend leurs esclaves , seul genre d'esclavage qu'on n'abolira jamais , surtout en France.

Poissonnier eut plutôt des jaloux que de véritables ennemis. Plus on a de talens , plus on jouit des dons de la fortune , plus on rencontre dans son chemin de ces êtres envieux , chagrins , toujours mécontents du mérite et du bonheur de leurs égaux : semblables au paysan d'Athènes , qui donne son suffrage pour condamner Aristide à l'exil , seulement parce qu'il étoit fatigué de l'entendre toujours surnommer *le juste*.

Au surplus Poissonnier , à l'égard de ses ennemis , s'est toujours conduit de manière à faire croire qu'il ne s'appercevoit pas qu'il en eût. Il s'informoit bien de leur nom ; mais c'étoit pour leur rendre service , s'il en trouvoit l'occasion. Un homme d'un grand mérite , avec lequel il n'avoit aucune liaison , jaloux apparemment de l'existence brillante dont jouissoit alors Poissonnier , se permit contre lui quelques propos amers , qui lui furent répétés ; il y fut sensible. Il rencontre cet homme , il va droit à lui : « j'ai appris , » monsieur , lui dit-il , que vous parlez mal de » moi : comment pouvez-vous , sans me con-

» nôtre , avoir une opinion sur mon compte ?
 » faites-moi l'honneur de venir dîner demain
 » chez moi , et nous ferons connoissance en-
 » semble ». Le particulier, pénétré de cette fran-
 chise , accepta la proposition , et devint un des
 amis les plus chauds de Poissonnier.

Autant par les places qu'il occupoit , que
 par la grande réputation dont il jouissoit , il
 étoit à portée de rendre des services à ses
 confrères : il en cherchoit , il en faisoit même
 naître les occasions ; parce qu'il connoissoit
 assez les hommes pour savoir que ce n'est
 souvent qu'à cause de sa bienfaisance pré-
 voyante , qu'on pardonne à son confrère
 d'être plus fortuné que soi.

Poissonnier se plaignoit que , dans nombre
 d'occasions , sa grande franchise lui avoit été
 funeste : il ignoroit apparemment que la
 vérité a souvent tort d'être la vérité ; qu'elle
 ressemble à cet élément utile , mais terrible ,
 qu'il faut manier avec prudence , qui éclaire ,
 mais qui embrâse , et qui peut dévorer celui
 même qui ne s'en sert que pour le bien pu-
 blic. Il n'avoit sans doute pas fait la remar-
 que que la vérité , quoiqu'un besoin de
 l'homme , irrite les passions qu'elle démas-
 que , que tout s'arme contr'elle , que lors-
 qu'elle s'exprime par l'organe de l'honneur et

du savoir , l'envie la dénigre , et que la calomnie est là pour flétrir l'homme de bien qui n'a pas su dissimuler , et se taire.

Wanswieten a rendu le plus grand service à l'humanité en Autriche , lorsqu'il a obtenu , par l'usage qu'il a su faire de la grande faveur dont il jouissoit auprès de Marie-Thérèse , la proscription absolue des charlatans et distributeurs de remèdes , espèce de gens plus meurtriers que les maladies même pour lesquelles ils promettent des remèdes assurés. Poissonnier les avoit en horreur. Souvent la tranquillité de son ame a été troublée , lorsque , malgré son crédit à la cour , il échouoit contre les menées et l'autorité des protecteurs si hauts de ces protégés si bas.

On a fait à Poissonnier le reproche d'avoir trop aimé la gloire. Que de gens sont bien loin de mériter un pareil reproche ! Malheur à celui qui commence sa carrière , sans être animé , enflammé par cette vive passion , l'aliment , le mobile des plus belles actions ! Cet instinct des cœurs généreux , ce sentiment dont l'ame tire toute son énergie , sans lequel la pensée languit et le génie est sans vigueur , ne devient-il pas un besoin pour ceux dont l'opinion publique règle le sort , et qui veulent la fixer sur leurs pas ?

Un penchant particulier a toujours porté Poissonnier vers les beaux arts et les productions de l'histoire naturelle , et il s'est fait un plaisir d'en rassembler des échantillons proportionnés à ses facultés. Aussi a-t-il laissé une collection très-considérable de plusieurs sortes de curiosités dans tous les genres. Le cabinet de Poissonnier est digne d'embellir quelques-uns des établissemens publics , protégés et encouragés par un ministre éclairé , ami des arts , qu'il cultive avec goût.

En botanique , les parties que Poissonnier aimoit de préférence , étoient celles qui avoient rapport à la matière sensitive et au mouvement des plantes. Il apprend que Bouvard s'occupe avec ardeur de fixer les lignes de démarcation qui existent dans l'échelle de la nature entre un être pensant , un individu végétant , et le corps minéral ; il s'adonne aussitôt à la même recherche. Il étoit parvenu au point d'établir , à cet égard , des règles positives et invariables , lorsque des occupations d'un autre genre le forcèrent de cesser ce travail , qu'il n'a pas eu ensuite occasion de reprendre. Le goût décidé de Poissonnier pour l'histoire naturelle le portoit à rechercher la société de tous ceux qui en faisoient leur étude. Il sut bientôt distinguer entr'eux

le citoyen Valmont de Bomare ; il s'unit avec lui d'une étroite amitié, dont la mort seule a pu rompre les liens.

Poissonnier , quoiqu'âgé de 76 ans , paroisoit jouir d'une parfaite santé , lorsqu'au mois de floréal dernier , il lui survint une douleur au bas-ventre , qui eut des suites assez singulières (1). Peu de tems après, il fut attaqué d'une

(1) Dans le mois de floréal dernier , Poissonnier ressentit une douleur du côté droit du bas-ventre , qui fut suivie d'une tumeur inflammatoire , dont la résolution fut totale , excepté dans un point indolent et fixe. Deux mois environ après , le 3 thermidor , Poissonnier fut obligé d'aller sur le soir visiter une personne , à laquelle il étoit attaché. A peine avoit-il commencé à examiner son état , qu'il tomba dans une espèce de syncope , qui fut longue , et suivie d'évacuation par haut et par bas de matières bilieuses. Le lendemain la douleur du bas-ventre se fit ressentir de nouveau , la tumeur reparut comme auparavant , et cinq jours après on reconnut au centre un point de fluctuation , sur lequel on se détermina à appliquer un morceau de pierre à cautère. L'escharre qui en résulta fut incisée , et donna issue à de l'air , et à une sérosité noirâtre. Ce symptôme joint à d'autres , ne laissa aucun doute sur l'ouverture de l'intestin , qu'on jugea être le cœcum.

Cependant la séparation de l'escharre se fit peu-à-peu , et tomba entièrement le seizième jour. Le 27 la

fièvre quotidienne, dont les accès duroient environ huit heures; ils allèrent en augmentant, et furent bientôt accompagnés de délire, avec une prostration générale des forces qui a duré jusqu'au 29 fructidor dernier, que Poissonnier a cessé de vivre.

Poissonnier étoit d'une taille et d'une figure distinguée. Il avoit ce maintien grave qui, suivant la remarque d'Hippocrate (1), fait présumer la maturité de l'esprit et un bon jugement. Il a été marié deux fois, la première en 1753 (2). Il a eu de ce premier mariage un seul fils qui, au commencement de la révolution, avoit déjà parcouru une carrière éclatante, et qui a rempli avec distinction, à l'âge de 19 ans, une place qu'on ne pouvoit occuper qu'à 30 ans, celle d'avocat-général au parlement de Bourgogne.

cicatrice de l'ulcère étoit parfaite, et Poissonnier fut en état de sortir et de vaquer à ses affaires du dehors.

(1) *Liber de habitu decoro et decenti.*

(2) Elle se nommoit Marie - Catherine Martineau; elle étoit, comme lui, de Dijon, et fut nourrice du duc de Bourgogne; elle jouissoit à la cour d'une grande faveur. Plusieurs hommes de grande distinction prétendoient à sa main. Poissonnier eut le bonheur d'être préféré, et n'a pas cessé jusqu'à sa mort de lui donner des preuves de sa reconnoissance.

La perte de sa première femme plongea Poissonnier dans une solitude , le réduisit à un isolement, qui étoit incompatible avec son caractère ouvert et communicatif ; il conçut le projet de rapprocher de lui une ancienne amie (1) qui étoit retirée à la cour de Saxe, dont elle faisoit les délices. Elle la quitta en 1788, pour unir sa destinée à celle de Poissonnier. Elle vint partager avec son vieil ami, devenu son époux, les revers de la fortune et les malheurs du tems. Elle prenoit un soin particulier de sa vieillesse : elle le consolait encore dans sa dernière maladie, et lui rendoit un de ces services pour lesquels une épouse ne s'en rapporte qu'à elle-même, lorsqu'elle fut frappée comme d'un coup de foudre, et tomba morte au pied du lit de son mari.

Nous ne pouvons mieux terminer cet éloge, qu'en rapportant ici les propres expressions que la piété filiale a dictées au plus respectueux des fils : voici comment il s'exprime dans une lettre qu'il nous a adressée. « Pois-
» sonnier eut toutes les vertus qui caracté-

(1) Elle se nommoit Jeanne Molay de Revroi.

» risent l'honnête homme par excellence ; il
» fut le meilleur des pères , le plus solide des
» amis ; et , sous nombre de rapports utiles ,
» le plus recommandable des hommes ».

F I N.